

## Paul Chacornac - La vie simple de René Guénon

Les lecteurs de René Guénon vont s'étonner de trouver ici, non pas certes une biographie de notre regretté collaborateur, mais du moins quelques renseignements concernant son individualité et, par suite, nous devons tout d'abord justifier la publication de la présente étude.

René Guénon a dit et redit que, dans le domaine traditionnel, les individualités ne comptent pas, mais nous ne pouvons pas faire que le monde où nous vivons ne s'intéresse pas aux individualités et, à défaut de pouvoir en écrire l'histoire, ne construise sur elles des légendes dans des intentions qui peuvent être, d'ailleurs, fort différentes et même opposées.

Au matin du 9 janvier 1951 nous parvenait le télégramme du médecin qui avait soigné René Guénon et nous apprenant la mort de ce dernier. Dans la soirée, la radiodiffusion française, à notre grande surprise, annonçait la nouvelle qui était reprise par plusieurs journaux le lendemain matin. Depuis lors, les articles et notices nécrologiques se sont multipliés dans la presse quotidienne et hebdomadaire ainsi que dans les revues. Beaucoup de ces articles sont excellents et compréhensifs, mais bien des erreurs ont aussi été dites et imprimées depuis six mois. Nous ne saurions les relever toutes ici, mais il en est quelques-unes auxquelles nous pouvons dès maintenant opposer un démenti catégorique : René Guénon n'a jamais été professeur à l'université d'El-Azhar ni dans aucune université musulmane ; il n'a jamais été question pour lui d'une chaire au Collège de France en remplacement de Sylvain Lévi ou de qui que ce soit ; il n'est jamais allé aux Indes et n'a pas davantage séjourné pendant sa jeunesse dans un monastère tibétain : comme on le verra plus loin, ses contacts avec des représentants des traditions orientales ont eu lieu en Europe et en Afrique du Nord. Pour mettre fin à ces légendes, le plus simple est de suivre René Guénon dans les diverses étapes de son existence.

C'est à Blois, rue Croix-Boissée, dans le faubourg de Vienne, sur la rive gauche de la Loire, que naquit le 15 novembre 1886, René Jean Marie Joseph Guénon, d'une très bonne famille de la bourgeoisie catholique. Son père, Jean-Baptiste Guénon, architecte, et sa mère, née Jolly, étaient tous deux d'origine blésoise. Le jeune René fut ondoyé le 4 janvier 1887 et baptisé le 15 novembre de la même année en l'église paroissiale de Saint-Saturnin.

Quelques années plus tard, vers 1894, son père, alors architecte-expert de la Société d'Assurances « La Mutuelle de Loir-et-Cher » acquit, au 74 de la rue du Foix, dans le faubourg du même nom, sur la rive droite de la Loire, une maison avec jardin qui devint pour René Guénon la vraie maison familiale où il retournera presque chaque année jusqu'à son départ de France.

La santé délicate de René Guénon, pendant son enfance, donna bien des soucis à ses parents qui l'entourèrent de soins d'autant plus attentifs que leur autre enfant, une fille, mourut à l'âge de quatre ans. La première instruction fut donnée au jeune René par sa tante maternelle, Mme Duru, puis, après sa première communion, qui eut lieu le 7 juin 1897 en l'église de Saint-Nicolas, ses parents le firent admettre à l'école de Notre-Dame-des-Aydes, située rue Franciade, dont les cours étaient communs avec ceux du petit séminaire. Il resta dans cette école, où il fut brillant élève, d'octobre 1897 à juillet 1901 et la quitta, étant en seconde, pour entrer au collège Augustin-Thierry, en janvier 1902. René Guénon, entré en rhétorique, fut considéré là aussi comme un sujet particulièrement bien doué, mais sa santé toujours chancelante l'empêcha bien souvent de suivre les cours du collège régulièrement. L'année suivante, en 1903, étant en philosophie, René Guénon prit

part au concours général où il obtint un accessit en physique et il reçut également un prix de la Société des Sciences et Lettres de Blois. Ayant obtenu, le 2 août 1902, son baccalauréat 1ère partie, il devint, le 15 juillet 1903, bachelier ès-lettres et philosophie. Entré en mathématiques élémentaires en 1904, il reçut la plus haute récompense du collège, la médaille offerte par l'association des anciens élèves. A ce moment, ses professeurs l'engagèrent à poursuivre ses études de mathématiques à Paris où René Guénon arriva en octobre 1904 (18 ans) pour se faire admettre en qualité de « taupin », c'est-à-dire élève de mathématiques spéciales, au collège Rollin. Son intention était alors de préparer la licence de mathématiques. Là encore, sa santé toujours précaire, fut un obstacle à ses progrès et, en 1905, il se fit inscrire pour suivre des cours supplémentaires à l'Association des candidats à l'école Polytechnique et à l'école Normale, et, en 1906 il semble bien qu'il abandonna ses études Universitaires.

Les renseignements très précis que nous venons de donner et qui nous ont été fournis par M. le Curé de Saint-Saturnin, par M. le Proviseur du Collège Rollin (aujourd'hui Lycée Jacques Decour) que nous remercions pour leur extrême obligeance, par l'Office du Baccalauréat à Paris et enfin par le livret scolaire de René Guénon au Collège Augustin-Thierry, tous ces renseignements, disons-nous, permettent de suivre René Guénon jusqu'à sa vingtième année et prouvent surabondamment qu'aucun séjour en Orient ne saurait se placer dans cette période.

René Guénon en était arrivé à cette période de la vie où, très fréquemment, l'esprit ne se satisfait plus des seules études classiques. Il crut — comme bien d'autres, avant et après lui — trouver un élargissement de son horizon intellectuel en se tournant vers les doctrines néo-spiritualistes en vogue à cette époque et, amené par un de ses amis, il suivit les cours de l'Ecole supérieure libre des sciences hermétiques, dirigée par le Dr Gérard Encausse qui, sous le pseudonyme de Papus, fut le chef incontesté du mouvement occultiste. Apportant à sa recherche le sérieux et le soin méticuleux qu'il mettait à toutes choses, René Guénon se fit admettre dans la plupart des organisations qui se groupaient autour de ce mouvement : Ordre Martiniste, Rite de Memphis, Rite espagnol, Eglise gnostique. Aujourd'hui qu'on sait, et surtout grâce à lui, à quoi s'en tenir sur le caractère fantaisiste ou irrégulier de ces organisations, le lecteur peut éprouver quelque surprise en apprenant que René Guénon y a appartenu. C'est là une question qu'il faut aborder franchement et qui ne diminue en rien la pénétration et la perspicacité de notre regretté collaborateur. Il n'y avait, en effet, rien d'in vraisemblable, a priori, à ce que l'ancien Ordre des Elus Coëns fondé au XVIIIe siècle par Martines de Pasqually ait survécu jusqu'à la fin du XIXe siècle et qu'une transmission régulière ait ainsi donné naissance à l'Ordre Martiniste ; il n'était pas absolument exclu non plus qu'un courant gnostique se fût perpétué à travers l'albigéisme et se fût maintenu d'une façon souterraine jusqu'à nos jours. En 1938 encore, Charbonneau-Lassay ne disait-il pas à notre collaborateur Jean Reyrol que des personnes dignes de foi lui avaient affirmé la survivance de rites cathares au sein de certaines familles du sud-ouest de la France ? Nous savons maintenant qu'il n'y avait rien de tel dans l'Ordre Martiniste ni dans l'Eglise gnostique, mais il n'y avait alors pas d'autres moyens de le savoir que d'entrer dans ces organisations, car celles-ci se présentant avec un caractère plus ou moins secret, il était normal qu'elles ne fournissent pas au public les preuves de leur filiation. L'attitude de René Guénon, en cette période 1906-1909 (20/23 ans) était donc parfaitement normale et devait, dans l'avenir, se révéler « providentielle » puisqu'elle a permis que d'autres après lui évitent de s'engager dans des voies sans issue et d'y perdre au moins leur temps. René Guénon ne devait pas en perdre beaucoup car, dès décembre 1909, il écrivait :

« Il est impossible d'associer des doctrines aussi discutables que le sont toutes celles que l'on range sous le nom de spiritualisme ; de tels éléments ne pourront jamais constituer un édifice stable. Le tort de la plupart de ces doctrines soi-disant spiritualistes, c'est de n'être que du matérialisme transposé sur un autre plan, et de vouloir appliquer au domaine de l'esprit les méthodes que la science ordinaire emploie pour étudier le monde hyléique. Ces méthodes expérimentales ne feront jamais connaître autre chose que de simples phénomènes, sur lesquels il est impossible d'édifier une théorie métaphysique quelconque, car un principe universel ne peut pas s'inférer de faits particuliers. D'ailleurs, la prétention d'acquérir la connaissance du monde spirituel par des moyens matériels est évidemment absurde ; cette connaissance, c'est en nous-même seulement que nous pourrions en trouver les principes, et non pas dans les objets extérieurs » (1).

Convaincu que les organisations occultistes ne détenaient aucun enseignement sérieux et dirigeaient leurs membres vers un faux spiritualisme incohérent et dépourvu de base traditionnelle, René Guénon songea à grouper les éléments les plus intéressants de ces organisations dans un « Ordre du Temple » qui, bien que dépourvu d'une transmission initiatique régulière, aurait pu constituer un groupe d'études du genre de ceux dont l'auteur d'Orient et Occident devait plus tard envisager la possibilité. Mais ce groupe n'eut qu'une existence éphémère et les dirigeants du mouvement occultiste n'eurent aucune peine à reprendre en mains la plupart des éléments qui avaient un moment échappé à leur influence.

Après sa rupture avec les organisations occultistes, René Guénon fut admis à la **Loge Thébah relevant de la Grande Loge de France, Rite Ecossais Ancien et Accepté**. Il devait rester en activité dans cette Obédience jusqu'à la guerre de 1914 (28 ans) qui mit les Loges en sommeil. Après la guerre, entièrement absorbé par son œuvre publique, il ne reprit pas d'activité, **sans cesser pour cela de s'intéresser à la Maçonnerie et d'entretenir des relations avec des membres des différentes Obédiences**.

Mais revenons à l'année 1909. Dans les milieux martinistes et gnostiques René Guénon avait rencontré deux hommes qui y avaient été amenés, l'un par curiosité intellectuelle, l'autre par amitié pour l'un des plus remarquables représentants du mouvement occultiste : Léon Champrenaud et Albert de Pouvourville, ami de jeunesse de Stanislas de Guaita.

Léon Champrenaud (1870-1925) avait été mêlé tout jeune au mouvement lancé par Papus, presque depuis ses débuts. Vers 1904 il commença à s'en désintéresser et il se tourna vers l'étude des doctrines orientales. A une époque que nous n'avons pu préciser, il adhéra à l'Islam sous le nom d'Abdul Haqq. Mais le début de son orientation fut probablement dû à Albert de Pouvourville (1862-1939) qui, au cours d'un séjour au Tonkin où il remplit des fonctions militaires et administratives, avait reçu un enseignement et une initiation taoïstes sous le nom de Matgioi. Matgioi et Léon Champrenaud fondèrent en avril 1904 la revue La Voie qui dura jusqu'en mars 1907 et dans laquelle furent publiées pour la première fois les deux œuvres capitales de Matgioi La Voie Métaphysique et La Voie Rationnelle ainsi qu'un ouvrage en collaboration intitulé Les enseignements secrets de la Gnose sous la signature Simon-Théophane (Simon étant Pouvourville et Théophane, Champrenaud).

En novembre 1909, René Guénon fondait la revue La Gnose qui se présentait comme une reprise de La Voie et qu'il dirigea sous le nom de Palingenius jusqu'en février 1912, date du dernier numéro. Il a

déclaré lui-même, dans une notice nécrologique sur Champrenaud, qu'à cette époque il avait travaillé presque constamment avec ce dernier pendant plusieurs années. Toutefois, Champrenaud ne publia personnellement rien dans cette revue et Matgioi n'y donna qu'un seul article. Le principal rédacteur fut Guénon lui-même qui y publia la première rédaction de L'Homme et son devenir selon le Védânta et du Symbolisme de la Croix. En 1911 (25 ans) vint s'y ajouter la collaboration d'Abdul Hâdi avec ses études sur l'ésotérisme islamique et ses traductions de Mohyiddin ibn Arabi (2). Dès cette époque Guénon-Palingenius s'affirme comme le grand métaphysicien que connaissent les lecteurs des livres parus sous son patronyme depuis 1921. **C'est donc entre 23 et 26 ans qu'on doit placer l'élaboration de deux de ses livres essentiels** ainsi que le projet d'écrire un ouvrage sur les conditions de l'existence corporelle (3). Que s'était-il donc passé ?

Plus tard René Guénon affirmera avoir connu les doctrines hindoues, chinoises et islamiques par contact direct avec des représentants autorisés de ces traditions. Nous savons qu'il a reçu l'initiation islamique, avec le nom d'Abdel Wahed Yahia sous lequel il a passé les vingt dernières années de sa vie, en 1912 (26 ans). Son livre Le Symbolisme de la Croix est dédié « A la mémoire vénérée de Esh-Sheikh Abder-Rahman Elish el-Kebir el-Alim el-Malki el-Maghribi » qui fut son initiateur, et la première des deux dates mentionnées sous la dédicace, 1329 H. c'est-à-dire 1912 est la date de son initiation, ainsi qu'il l'a écrit lui-même à notre collaborateur Jean Reyor. Nous avons moins de précisions en ce qui concerne ses contacts hindous et taoïstes, mais les travaux publiés dans La Gnose attestent que, du moins en ce qui concerne la tradition hindoue, le contact ne peut pas avoir été postérieur à 1910 (24 ans) et nous ne pensons pas non plus qu'il ait été antérieur à 1909. Cette période 1909-1910 représente donc le moment capital de la vie intellectuelle et spirituelle de René Guénon.

Déjà, au cours des vingt années antérieures, des Hindous étaient entrés en contact, en France, avec au moins deux Occidentaux d'orientation plus ou moins nettement traditionnelle : Saint-Yves d'Alveydre d'abord (et nous ne pensons pas ici à l'Afghan Hardjij Scharipf), Paul Sédir ensuite. Il semble que les informateurs hindous du premier furent découragés par ses préoccupations sociales et par son obstination à considérer les enseignements qu'on lui transmettait, non pas comme un enseignement traditionnel qu'on doit recevoir et assimiler, mais comme des éléments destinés à s'intégrer dans un système personnel. Quant à Sédir il semble bien que le principal obstacle fut le goût qu'il avait alors pour les « phénomènes » et dont, malgré les apparences, il ne réussit peut-être jamais à se débarrasser complètement. **On est donc amené à penser que l'œuvre de René Guénon représente l'aboutissement de tentatives faites pendant plusieurs lustres par des Hindous, pour provoquer un réveil traditionnel en Occident.**

On s'est souvent demandé pourquoi René Guénon avait choisi l'Islam pour sa voie personnelle alors que son œuvre fait préférablement appel à la tradition hindoue. A vrai dire, il s'agit là d'une question qui ne regarde véritablement personne et à laquelle, sans doute, personne ne saurait répondre avec certitude. Toutefois il est permis de mentionner à ce propos des considérations d'ordre tout à fait général. Tout d'abord, les modalités d'initiation hindoue étant liées à l'institution des castes, on ne voit pas comment un occidental, par définition hors castes, pourrait y accéder (4) ; d'autre part, le rituel hindou ne se prête en aucune manière à la vie occidentale, tandis que le rituel islamique, quelles que soient les difficultés pratiques qu'il présente, n'est tout de même pas incompatible avec la vie de l'Occident moderne.

L'année 1912 devait également marquer un changement dans la vie privée de René Guénon. Chaque année, à l'époque des vacances, il se rendait à Blois pour y retrouver ses parents et sa tante, Mme Duru. Cette dernière, devenue institutrice libre à Montlivault, petit village à dix kilomètres de Blois, avait pour adjointe une jeune fille, originaire de Ballan, non loin de Tours, Mlle Berthe Loury. Le 17 juillet 1912, René Guénon épousait cette jeune fille à Blois. Quelques mois après, les deux époux vinrent s'installer à Paris, dans le petit appartement que René Guénon occupait depuis 1904 au 51 de la rue Saint-Louis-en-l'île.

Pour des raisons qui nous sont inconnues, et qui sont peut-être de l'ordre le plus humblement matériel (une revue qui a 150 abonnés ne peut pas vivre sans que chaque année se solde par un déficit) la revue La Gnose s'était arrêtée en février 1912 (5). Peut-être aussi cet arrêt correspondait-il à un changement, non pas dans l'ordre doctrinal, mais dans l'attitude de René Guénon à l'égard des religions en général et du Christianisme, plus précisément encore du Catholicisme, en particulier. Il ne semble pas que Léon Champrenaud ni Matgioi aient eu une idée exacte des rapports de l'exotérisme et de l'ésotérisme ou, si on préfère, de la religion et de l'Initiation. Il y a incontestablement chez Matgioi une attitude antireligieuse assez surprenante et, en tout cas, chez tous ceux qui entouraient René Guénon à l'époque de La Gnose, une position « anticléricale » très marquée. Nous pensons que c'est à l'époque de son rattachement islamique que se précisèrent dans l'esprit de Guénon les notions si importantes de religion et d'initiation, la délimitation de leurs domaines, la distinction de leurs buts respectifs et enfin leurs rapports normaux.

Dès 1909, à l'époque de ses démêlés avec les organisations occultistes, Guénon était en relations avec un publiciste catholique, A. Clarin de la Rive qui dirigeait une revue antimaçonnique qui porta successivement comme titres La France Chrétienne puis La France Anti-Maçonnique. M. de la Rive avait été mêlé de très près à la fameuse mystification de Léo Taxil en laquelle Guénon devait voir par la suite une des plus sinistres manifestations de la contre-initiation à l'époque contemporaine. M. de la Rive avait même joué un rôle important dans les circonstances qui obligèrent Léo Taxil à faire l'aveu de ses mensonges. Par lui Guénon put être documenté sur cette affaire et en mesurer la gravité. Gravité, le mot n'est pas trop fort puisque par ses « forgeries » Léo Taxil avait réussi du même coup à jeter le discrédit sur la Maçonnerie et à ridiculiser, sinon l'Eglise, du moins nombre d'ecclésiastiques et même de hauts dignitaires romains. Il ne saurait être question de refaire ici l'histoire de l'affaire Taxil et nous rappellerons seulement que celui-ci avait réussi à convaincre d'importantes fractions du public catholique de l'existence, derrière la Maçonnerie habituellement connue, d'une « haute Maçonnerie luciférienne » à laquelle il attribuait et de multiples crimes et l'habitude de se livrer à des évocations diaboliques. Même après le discours d'avril 1897 où Taxil avoua avoir fabriqué le « palladisme », de nombreux catholiques restaient persuadés du caractère luciférien de la Maçonnerie.

**René Guénon avait pu se rendre compte directement et personnellement du véritable caractère de la Maçonnerie qui est la plus importante survivance des anciennes organisations initiatiques du monde occidental.** Il avait pu se rendre compte aussi, grâce à ses contacts orientaux, de tout ce qui séparait la Maçonnerie moderne d'une organisation initiatique complète sous le double rapport de la doctrine et de la méthode ; **il avait pu se rendre compte des ravages exercés par les préoccupations et l'activité politiques d'un grand nombre de Maçons, ce qui expliquait et justifiait jusqu'à un certain point, mais jusqu'à un certain point seulement, l'existence d'un « anti-Maçonnisme ».** A cause de son caractère initiatique, il convenait de rendre à la Maçonnerie son vrai visage défigurée par

la mystification taxilienne ; **à cause de leur politique et de leur modernisme, il fallait combattre les Maçons contemporains infidèles à la vocation initiatique pour que la Maçonnerie puisse redevenir effectivement ce qu'elle n'a jamais cessé d'être virtuellement. C'est ce travail qu'entreprit René Guénon dans La France Anti-Maçonnique au cours des années 1913-1914 et qui fut interrompu par la première guerre mondiale. Anonymement, puis « sous le pseudonyme « Le Sphinx » il publia une série d'importants articles sur le Régime Ecossais Rectifié, sur le pouvoir occulte, sur la Stricte Observance et les Supérieurs Inconnus, sur les Elus Coëns, travaux remplis d'aperçus inattendus et qui révèlent une connaissance approfondie de l'histoire de l'Ordre maçonnique (6).**

Lorsque survint la guerre de 1914, René Guénon, qui avait été réformé lors de son conseil de révision en 1906, fut maintenu dans la même situation. Petit rentier ayant vu fondre ses revenus, il fut obligé, pour faire face aux nécessités matérielles, d'entrer dans l'enseignement libre, et c'est ainsi qu'il professa la philosophie dans divers pensionnats.

Durant l'année scolaire 1916-1917, il exerça comme suppléant à Saint-Germain-en-Laye. A cette époque, le 8 mars 1917, survint la mort de sa mère et, comme sa tante Mme Duru se trouvait seule à Blois, il la fit venir à Paris. Mais, six mois après, le 27 septembre 1917, **René Guénon était nommé professeur en Algérie, à Sétif.** Il partit rejoindre son poste, accompagné de sa femme et de sa tante. Ils arrivèrent le 20 octobre, après un voyage long et fatigant et s'installèrent près du collège, dans la rue de Constantine. **Par suite du manque de professeurs, Guénon dut faire, en plus de la classe de philosophie, le français en première et le latin en première et en seconde.**

Par une curieuse coïncidence, un ami de Blois, le Dr Lesueur, avait été nommé médecin-chef à l'hôpital civil d'Hamam-Rhira, à une centaine de kilomètres à l'est d'Alger. Le Dr Lesueur avait épousé une élève de Mme Duru lorsque celle-ci était institutrice à Montlivaut, et avait bien connu son adjointe, devenue Mme Guénon. Des liens d'amitié s'étaient noués entre les deux couples, aussi lorsque le Dr Lesueur apprit que René Guénon et sa femme se trouvaient à Sétif, les invita-t-il à venir passer les vacances à Hamam-Rhira. Cette ville est Une station thermale d'été et d'hiver, mais aussi un important centre de pèlerinage.

En octobre 1918, René Guénon rentra en France et alla avec sa femme s'installer à Blois dans la demeure de la rue du Foix ; quelque temps après, il fut nommé professeur de philosophie au collège de cette ville, tandis que le Dr Lesueur, revenu lui aussi d'Afrique du Nord, était nommé conservateur du château.

L'année suivante, Guénon quitta l'enseignement pour se consacrer entièrement à la préparation de ses premiers livres. Sa femme partageait son travail, relisant les manuscrits avant qu'ils soient soumis aux éditeurs. **Comme ils n'avaient pas d'enfants,** ils prirent auprès d'eux une nièce alors âgée de 4 ans et s'occupèrent entièrement de son éducation. Ils retournèrent à Paris fin 1921, habiter le petit appartement de la rue Saint-Louis-en-l'île, et c'est peu de temps après que nous devons faire la connaissance de René Guénon.

Un jour de janvier 1922, entra dans notre magasin du quai Saint-Michel un homme d'une trentaine d'années, très grand, très mince, brun, vêtu de noir, ayant l'aspect classique de l'universitaire français, son visage allongé était éclairé par des yeux étrangement clairs et perçants qui donnaient,

l'impression de voir au delà des apparences. Avec une affabilité parfaite, il nous demanda de venir prendre chez lui des livres et des brochures néo-spiritualistes dont il désirait se défaire. Comme nous acceptions sa proposition, il nous donna son nom et son adresse : René Guénon, 51, rue Saint-Louis-en-l'Île. La maison où il habitait était un ancien hôtel du XVIIIe siècle qui fut un moment, aux environs de 1840, la résidence des archevêques de Paris. Guénon y occupait un petit appartement au fond de la grande cour pavée, au 3e étage. L'intérieur était d'une extrême simplicité qui s'accordait parfaitement avec la simplicité de l'homme lui-même. De ce moment datent nos relations qui devaient devenir très suivies à partir de 1929, comme nous le verrons plus loin.

Nous avons dit que René Guénon n'avait pas de fortune et ce n'étaient pas les droits d'auteur de ses premiers ouvrages qui pouvaient lui permettre de vivre. A partir de 1924, il donna des leçons particulières et des leçons de philosophie au Cours Saint-Louis où sa nièce faisait ses études.

C'est à cette époque, en 1924, que Frédéric Lefèvre, rédacteur en chef des Nouvelles Littéraires, alla interviewer Ferdinand Ossendowski alors de passage à Paris, en compagnie de René Guénon, René Grousset et Jacques Maritain. L'interview qui parut dans les Nouvelles Littéraires du 25 mai 1924 présente un raccourci saisissant des positions respectives des quatre écrivains.

Nous ne savons exactement à quelle date René Guénon fit la connaissance de Louis Charbonneau-Lassay, archéologue et symboliste chrétien qui poursuivait dans sa demeure familiale de Loudun le véritable travail de bénédictin qui a donné naissance au Bestiaire du Christ dont la plupart des chapitres ont paru dans la revue *Regnabit*, dirigée par le R. P. Anizan. Charbonneau-Lassay introduisit René Guénon dans ce milieu et, **pendant les années 1925 à 1927, Guénon publia dans cette revue de nombreux articles sur le symbolisme chrétien qui, dans son esprit, devait aider les Catholiques à prendre conscience du sens profond de leur tradition.** Il avait écrit pour cette revue l'article intitulé *Le grain de sénevé* que les *Etudes Traditionnelles* ont publié dans leur numéro de janvier-février 1949. Dans la note liminaire de cet article, René Guénon écrivait : « **Cet article, qui avait été écrit autrefois pour la revue *Regnabit*, mais qui ne put y paraître, l'hostilité de certains milieux néo-scolastiques nous ayant obligé alors à cesser notre collaboration, se place plus spécialement dans la perspective de la tradition chrétienne, avec l'intention d'en montrer le parfait accord avec les autres formes de la tradition universelle** ». Cette rupture, jointe au résultat de certaines expériences faites dans des cercles d'études thomistes, devait ébranler chez René Guénon l'espoir d'un redressement traditionnel de l'Occident prenant appui sur l'Eglise catholique.

Dès 1925, René Guénon avait accordé quelques articles à notre revue *Le Voile d'Isis*. A la fin de 1928 nous décidâmes de changer le caractère de cette publication. Quelque temps auparavant, nous avions mis en relation avec René Guénon notre ami Jean Reyor qui était déjà entièrement acquis aux doctrines traditionnelles. Nous demandâmes à ce dernier d'envisager avec Guénon une transformation complète du *Voile d'Isis*. René Guénon accepta d'accorder sa collaboration régulière sous la condition de n'occuper aucune fonction dans la revue et d'être considéré simplement comme un des rédacteurs. D'un commun accord nous choisîmes notre vieil ami Argos comme rédacteur en chef, fonction qu'il occupa de janvier 1929 à fin 1931, époque où des circonstances contingentes l'empêchèrent de nous continuer régulièrement sa collaboration. A Guénon et à Argos se joignirent dans cette première période Patrice Genty, Gaston Demengel, Probst-Biraben, Marcel Clavelle, puis, dans l'ordre chronologique, André Préau, René Allar, Frithjof Schuon. A partir de 1935, la revue, pour mieux répondre à son contenu, prit le titre d'*Etudes Traditionnelles* qu'elle porte actuellement, avec

tous les collaborateurs que nos lecteurs d'aujourd'hui connaissent. **René Guénon avait enfin trouvé un organe dans lequel il pouvait s'exprimer en toute liberté et mener pendant 20 ans un combat incessant contre toutes les idées anti-traditionnelles, en même temps qu'il poursuivait son œuvre doctrinale.**

**Au début de 1928, René Guénon avait eu la douleur de perdre sa femme et, neuf mois après, sa tante Mme Duru.** Leurs corps furent ramenés dans le caveau de famille, au cimetière de Saint-Florentin, dans le Faubourg de Vienne, à Blois. **Resté seul alors, René Guénon quitta Paris pour l'Egypte le 20 février 1930. Il partait pour quelques mois dans le but de rechercher, faire copier et traduire pour le compte d'une nouvelle maison d'édition, des textes ésotériques de l'Islam.** Ces travaux le retinrent plus longtemps qu'il n'avait pensé, puis la maison d'édition abandonna son projet. **René Guénon se fixa alors au Caire, dans le quartier de la mosquée d'El-Azhar** où il vécut, discrètement et modestement, ayant peu de relations avec le milieu européen. Le public de ses livres et de ses articles s'étendait de plus en plus et il recevait une correspondance qui devenait chaque jour plus considérable. Il s'astreignait à répondre à tous ceux qui lui écrivaient, avec une bienveillance jamais démentie. Son temps et sa santé furent dévorés par ce travail.

**En 1934, René Guénon, ou plutôt Abdel Wahed Yahia se remaria avec la fille aînée du Sheikh Mohammed Ibrahim.** Aussitôt après il envisagea, de faire un voyage en France afin d'arranger les affaires qu'il avait laissées en l'état au moment de son départ en 1930, mais finalement ne partit pas. En 1935, il se fit expédier les livres et les papiers qui se trouvaient encore dans son appartement de la rue Saint-Louis-en-l'île. Il alla alors s'établir hors du Caire, dans le quartier de Doki, un endroit, nous écrivait-il, « où on n'entend aucun bruit et où on ne risque pas d'être dérangé sans cesse par les uns et les autres ». Il devait vivre là, sans presque jamais sortir, jusqu'à ses derniers moments. La seconde guerre mondiale interrompit nos relations et la publication des Etudes Traditionnelles. Dès que les relations reprurent avec l'Egypte, René Guénon nous demanda d'envisager la reprise de la revue, ce qui eut lieu en octobre 1945. **Pendant la guerre, profitant d'une diminution appréciable de sa correspondance, il avait pu mettre au point plusieurs ouvrages capitaux : Le règne de la quantité et les Signes des temps, Les Aperçus sur l'Initiation et La Grande Triade.** Et la correspondance reprit, et les articles et les comptes-rendus. Une de ses dernières joies fut la **naissance de son fils Ahmed, le 5 septembre 1949. Il n'avait eu jusqu'alors que deux filles, Khadidja et Leila. Nous avons appris depuis la naissance d'un fils posthume, survenue le 17 mai 1951 et auquel on a donné le nom de son père, Abdel Wahed.**

A partir du 25 novembre 1950, toute activité lui devint impossible et ses meilleurs amis ne reçurent plus de lettres de lui après cette date. Il souffrait d'un empoisonnement du sang avec manifestations diverses ; il eut une jambe affreusement infectée qu'on sauva à force de vigilance. Il fut soigné avec un dévouement admirable par sa femme et par un de ses admirateurs, le Dr Katz. Dans les premiers jours de 1951, il accusa une nouvelle faiblesse, puis il fut pris d'une striction laryngée qui l'empêchait de parler et de s'alimenter, et bientôt la mort vint le surprendre en pleine lucidité. C'était le dimanche 7 janvier, à 23 heures.

Les funérailles, nous écrit le Dr Katz, furent très simples et se sont déroulées le lendemain lundi entre 10 et 14 heures. Le corps du Sheikh Abdel Wahed Yahia, transporté pendant quelques centaines de mètres à bout de bras, fut ensuite conduit à **la mosquée d'El-Azhar.** Après la prière des morts le



corps, porté de nouveau à bras, fut conduit au cimetière de Darrassa, dans la colline de Mokattam, et là, repose maintenant dans le caveau de la famille Mohammed Ibrahim.

Ainsi se termina cette vie simple et modeste, dégagée de toutes les ambitions que sollicitent habituellement les hommes. La vie se confond ici avec l'œuvre. Quel plus bel éloge pourrait-on en faire ?

René Guénon n'a pas laissé d'ouvrages inédits, mais il a exprimé le vœu que soient réunis en volumes les nombreux articles parus dans diverses publications et qu'il n'avait pas intégrés dans ses ouvrages déjà composés. Un premier volume est déjà préparé, Initiation et Réalisation spirituelle, qui forme une suite aux Aperçus sur l'Initiation. Il a laissé la matière de plusieurs autres volumes, d'importance inégale, sur le symbolisme universel et le symbolisme maçonnique, sur le symbolisme chrétien et les doctrines initiatiques chrétiennes, sur la cosmologie sacrée, sur divers aspects de l'hindouisme, sur l'ésotérisme islamique et sur la Maçonnerie. La mise au point de ces ouvrages est une des tâches longues et délicates que lègue à ses amis celui qu'on a appelé avec raison le plus grand des maîtres intellectuels que l'Occident ait connu depuis la fin du moyen âge.

PAUL CHACORNAC.

(1) Cf. La Gnose, décembre 1909, p. 20.

(2) Abdul Hadl était le nom musulman d'Ivan Gustave Aguilu (ou Aquili) ; il était d'origine finlando-tartare et était né en 1863. C'était un ancien officier de marine qui avait quitté le service pour se consacrer à la littérature et à la peinture. Il était aussi très versé en philologie. Vers 1890. il alla aux Indes. On le retrouve ensuite au Caire en 1908 et à Paris entre 1910 et 1914. Il mourut à Barcelone en 1917.

(3) Le début de cet ouvrage a été publié dans la Gnose. Vu l'extrême rareté de cette revue et l'intérêt de ce travail, bien qu'il soit inachevé, nous pensons le reproduire en 1952 dans les Etudes Traditionnelles.

(4) M. Jean Herbert, dans une récente plaquette, Yogas, Christianisme et Civilisation, écrit très justement « Relevons d'abord qu'on ne risque pas d'être un jour appelé à se « convertir » (à l'hindouisme) comme on peut l'être si l'on se sent vivement attiré par l'Islam ou le Bouddhisme par exemple. En effet, on peut naître Hindou, et l'on peut aussi perdre cette qualité, mais on ne peut ni devenir Hindou ni même le redevenir si on a cessé de l'être — pas plus qu'on ne peut devenir nègre. Il est exact que depuis quelques années certains moines hindous modernistes ont voulu imiter les pratiques de conversions chrétiennes et musulmanes et fabriquer une sorte de baptême, qui comprend, je crois, un bain dans le Gange et la récitation de quelques formules sacrées, mais c'est uniquement pour permettre à des ex-Hindous entraînés, par des moyens souvent discutables, dans d'autres groupes religieux, de revenir au bercail. Et nul ne se dissimule que ce subterfuge est lui-même assez fallacieux ».

(5) Outre les rédacteurs déjà mentionnés, La Gnose avait pour collaborateurs A. Thomas (Marnès) et l'auteur qui signait Mercuranus.

(6) Nous avons l'intention de republier les plus importants de ces travaux.

[Paul Chacornac, La vie simple de René Guénon, Etudes Traditionnelles. Numéro spécial consacré à René Guénon, N°293-294-295, 1951. Editions Traditionnelles, réimpression 1999, p.317-333. Il ne s'agit pas ici du livre du même auteur portant le même nom qui est un développement de cet article.]